

Un rempart contre la domination

Amélie Paquet

Numéro 313, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83401ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquet, A. (2016). Compte rendu de [Un rempart contre la domination]. *Liberté*, (313), 60–61.

Un rempart contre la domination

La traduction et l'essai, armes de la résistance.

AMÉLIE PAQUET

LE REFUS du compromis qui gouverne les essais de Nicole Brossard et de Nathanaël et qui me conduit vers eux aujourd'hui m'a déjà effrayée. En première session à l'université, en 2001, j'ai entendu une conférence de Brossard qui bousculait de nombreuses idées reçues que j'entretenais alors sur la littérature. La professeure ne nous avait pas préparés à entendre cette parole, elle n'est pas revenue non plus sur cette intervention au cours suivant. Dans un amphithéâtre de cent vingt étudiants, il n'est pas aisé, on s'en doute, d'entrer en dialogue avec son enseignante. Mes camarades de classe, vers qui je m'étais tournée avec désespoir et qui n'avaient rien compris à la présentation, s'étaient juste refermés, me laissant seule avec mes questions. Je ne saisisais pas toutes les nuances du propos de Brossard, mais j'entendais bien l'appel à la résistance et la force de ce discours qui ne s'excusait pas d'exister. Je me rappelle qu'elle remettait notamment en question les frontières traditionnellement admises entre le roman, la poésie et l'essai. Une idée qui m'avait choquée sur le coup, mais qui me suit pourtant encore aujourd'hui.

J'ai reconnu les pulsions rebelles que j'avais entrevues autrefois à la lecture de *Et me voici soudain en train de refaire le monde*. Dans ce court essai, publié dans la collection « Cadastres » de Mémoire d'encrier, Nicole Brossard discute de la traduction grâce à son regard singulier d'écrivaine traduite dans différentes langues. À partir de ses expériences, elle constate que certaines manières d'écrire influencent les textes produits. J'ai choisi de lire ce titre avec un autre de la même collection, publié un an plus tôt, *Sotto l'immagine* de Nathanaël, qui discute aussi de traduction. D'un point de vue d'auteure et de traductrice, Nathanaël examine la société et ses productions culturelles. Malgré leur perspective distincte, les deux essais se complètent et se répondent. Chez Brossard, l'attention au langage permet de « refaire le monde », comme le titre l'indique, alors que chez Nathanaël, elle sert plutôt à débusquer les mensonges et à voir derrière les apparences afin de desserrer un peu les liens qui tiennent le monde.

La mise en page des deux essais donne un bon indice de leur ton. Dans celui de Brossard, on a choisi de jouer avec

la spatialité du texte afin d'offrir une expérience de lecture originale. Les passages cités par l'auteure sont placés à la verticale. Il faut tourner le livre pour en prendre connaissance, ce qui nous force à briser le rythme de la lecture et à prendre le temps de considérer isolément ces citations. Le texte *Sotto l'immagine* défile plutôt d'un bout à l'autre sans s'encombrer de sous-titres ou de paragraphes. Un dessin, inséré à la toute fin du livre, est le seul espace vacant de ce texte qui se déploie sinon sans interruption. À l'image de son livre, Brossard fait de multiples arrêts, prend du recul pour discuter de ce qui la préoccupe. La pensée de Nathanaël, elle, avance d'un pas décidé à travers des chemins qui ne sont pourtant pas si aisés à parcourir.

La traduction, selon Brossard, s'inscrit au cœur du geste poétique lui-même. La création littéraire et la traduction font appel aux mêmes élans émotifs et intellectuels. Comme l'écrivain, le traducteur, par son travail, contribue aussi à enrichir la vie. On devine évidemment sa contribution au texte sur le plan de la langue puisqu'en faisant passer les textes d'une langue à une autre, il permet de transférer certains points de vue et manières de dire à travers les cultures. Sa participation au développement du monde ne s'arrête toutefois pas là. En assurant une possibilité de dialogue et de circulation des idées, des désirs et des souvenirs, la traduction cherche à combattre l'ethnocentrisme. Elle nous invite à voir d'un œil critique les préjugés de notre culture d'origine afin de démasquer ses impensés. Grâce aux croisements des langues et des cultures qu'elle orchestre, la traduction embellit aussi la vie en transportant les possibles non réalisés au sein de nouveaux univers où ils pourront naître, provoquant chaque fois des moments inédits et étonnants. La traductrice anglophone du recueil *La partie pour le tout* a, par exemple, décidé de pousser plus loin la dimension érotique des poèmes. Ce changement a surpris et ravi Brossard en ouvrant de nouvelles voies dans le texte.

À partir de ses expériences, Brossard propose une typologie qui permet de découvrir cinq manières de traduire : l'approche dite nulle, l'approche identitaire, l'approche ludique permissive, l'approche interactive responsable et

NICOLE BROSSARD
Et me voici soudain en train de refaire le monde
Mémoire d'encrier, 2015,
70 p.

NATHANAËL
Sotto l'immagine
Mémoire d'encrier, 2014,
84 p.

l'approche interactive libre. Une des forces de cet essai est de raconter des manières de pratiquer la traduction qui s'éloignent de l'expérience à laquelle nous nous serions attendus. Brossard dévoile certains secrets de l'atelier du traducteur – traductions pirates distribuées à l'abri des regards, traducteurs qui ne connaissent pas la langue d'origine –, contribuant ainsi à démystifier le travail de celui-ci. Grâce à ce parti pris pour la connaissance, elle donne aussi à entendre que la traduction, selon elle, ne doit pas servir à tromper et à duper son lecteur. Elle cherche, bien au contraire, à le rendre plus libre. Il ne faudrait donc pas l'enchaîner à de nouveaux mythes qui pourraient lui faire admirer la traduction sans en comprendre les rouages.

L'approche dite nulle pose le constat d'un échec inévitable si le traducteur ne cherche pas à connaître la posture de l'écrivain sur lequel il travaille. Le mot à mot, même s'il est bien réalisé, est peu pertinent en littérature puisqu'il peut produire de fâcheux oublis ou contresens. Dans l'exemple donné par Brossard, la traductrice proposait une version espagnole d'un texte où elle avait supprimé les ambitions féministes, queer et avant-gardistes de l'œuvre originale. L'effet produit par le roman et le caractère de l'auteure étaient alors disparus dans la langue d'arrivée. À l'opposé de cette manière de procéder, l'approche identitaire implique une forte communion entre l'auteur et le traducteur. Brossard évoque certaines éditions pirates de ses écrits qui ont circulé au sein de petites communautés qui les avaient traduits devant l'urgence de diffuser ces textes qui répondaient à leurs questionnements, à leurs recherches et à leurs aspirations du moment. Selon une logique similaire, l'approche ludique permissive permet le travail conjoint d'un auteur et d'un traducteur improvisé qui connaît peu ou pas la langue de départ. La complicité littéraire solide entre les deux permet au « traducteur », qui maîtrise la langue d'arrivée, de produire une version du texte traduit grâce à son travail étroit avec l'auteur. Les deux dernières approches – interactive responsable et interactive libre – correspondent davantage à l'idée qu'on se fait de la traduction littéraire, si ce n'est que la première est réalisée par un traducteur et la seconde, par un auteur.

La traduction n'est pas abordée de façon aussi ordonnée chez Nathanaël. Pour elle, être traductrice et écrivaine constitue d'abord et avant tout une manière d'habiter le monde, une posture de résistance constante face à de soi-disant évidences. *Sotto l'immagine* décrit la rigueur quotidienne de celle qui adopte une pareille attitude devant tout ce qui l'entoure. Nathanaël cherche constamment à dépister certains détails afin de montrer que derrière l'anodin se jouent des conflits plus importants. Cette approche la suit dans sa façon d'accueillir les films dans la salle de cinéma, de ressentir les villes lors de ses voyages et même de se comporter lorsqu'elle est seule chez elle. Elle raconte devoir fermer toutes les portes chaque fois qu'elle quitte une pièce afin de s'assurer qu'elle

n'a rien laissé derrière elle. Cette manière d'être, cette éthique de travail ambitieuse et extrême, se construit autour de plusieurs exigences, dont celle de pouvoir se confronter au pire par le biais des productions culturelles. Elle réécoute *Nuit et brouillard* et *Le chagrin et la pitié* deux fois dans la même journée; elle dit aussi regarder en rafale, à une autre occasion, une série de films sur le procès de Nuremberg.

Pour discuter de la traduction, elle choisit de mettre en parallèle une multitude d'exemples : la dédicace de la traductrice dans un roman de Thomas Bernhard, le titre français et anglais d'un roman d'Ingeborg Bachmann et la traduction d'une phrase de Franz Kafka. L'examen, par Nathanaël, d'une phrase du roman inachevé *Der Fall Franza* de Bachmann, dans sa version anglaise et française, est particulièrement riche dans son questionnement du geste du traducteur. Elle analyse la traduction de la phrase « *Die ägyptische Finisternis, das muß einer ihr lassen, ist vollkommen* » par « *The Egyptian darkness, after all, is absolute* », et « Les ténèbres égyptiennes, il faut leur accorder cela, sont parfaites ». À partir de ces variations, dont le choix du léger « *after all* » qui rend mal la gravité de Bachmann, Nathanaël montre deux approches de la traduction à l'opposé l'une de l'autre. Le traducteur anglophone est tourné vers la réception, il veut offrir à ses lecteurs un

La traduction est un rempart contre la domination, elle lutte contre la réification des œuvres, sert de pont entre les cultures et combat l'assagissement de l'écriture et des idées.

livre lisse. Il se permet donc avec une certaine désinvolture de réorganiser le texte afin de produire un roman achevé. La traductrice francophone décide plutôt de laisser le texte dans son état inachevé, ne jouant pas à colmater les brèches et à gommer les aspérités. Elle restitue en français le caractère brouillon et éparpillé du texte. La deuxième approche correspond davantage aux aspirations esthétiques de l'essayiste. Tous les exemples cités sont fascinants à découvrir. L'enjeu du livre n'est toutefois pas l'analyse de ceux-ci, mais plutôt de donner à voir sa manière de démonter ces détails négligés afin de faire circuler de nouveau la pensée. Nathanaël rejoint ici le projet du livre de Brossard qui, à sa façon, cherche aussi à rendre visibles les processus sous-jacents à l'acte d'écrire et de traduire.

Pour Nathanaël comme pour Brossard, la traduction est une activité exigeante essentielle à la littérature comme à la vie. Chaque fois qu'on se pose des questions sur la langue, on revient sur les fondements du monde afin d'en vérifier encore et toujours la pertinence. La traduction est donc un rempart contre la domination, elle lutte contre la réification des œuvres, sert de pont entre les cultures et combat l'assagissement de l'écriture et des idées. Cette idée est partagée par ces deux livres qui se rejoignent aussi dans leur foi inébranlable envers l'essai. Elles pratiquent cette forme littéraire comme un acte de résistance et un geste politique. L'importance qu'elles accordent dans leur livre aux manières de travailler dévoile leur volonté d'éclaircir la littérature afin de retirer aux mystères leur autorité. L